

A black and white photograph of several gourds on a dirt ground in front of a landscape with trees. The gourds are in the foreground, and the background shows a line of trees under a cloudy sky.

**Annemarie
Schwarzenbach**
**Les Forces
de liberté**

Écrits africains 1941-1942

ZOE

LES FORCES DE LIBERTÉ

DE LA MÊME AUTEURE

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart, Nicolas Bouvier,
Bleu immortel. Voyages en Afghanistan, 2003

Lettres à Claude Bourdet 1931-1938, 2008

De monde en monde. Reportages 1934-1942, 2012/Arthaud Poche, 2018

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La Vallée Heureuse, L'Aire, 1991, 2001

Nouvelle lyrique, Verdier, 1994

Orient exils, Autrement, 1994/Payot, 2003

La Mort en Perse, Payot, 1997, 2012

Loin de New York. Reportages et photographies (1936-1938), Payot, 2000, 2006

Où est la terre des promesses ? Avec Ella Maillart en Afghanistan (1939-1940),
Payot, 2002, 2004, 2019

Visions d'Afghanistan, Payot, 2002 (hors commerce)

Le Refuge des cimes, Payot, 2004

Rives du Congo/Tétouan, édition bilingue, Esperluète, 2005

Hiver au Proche-Orient, Payot, 2006, 2008, 2018

Les Quarante Colonnes du souvenir, édition bilingue, Esperluète, 2008

Voir une femme, Métropolis, 2008

La Quête du réel, La Quinzaine littéraire-Louis Vuitton, 2011

Les Amis de Bernhard, Phébus, 2012

Le Fleuve, édition bilingue, Esperluète, 2013

La Cage aux faucons et autres récits, Payot, 2013

Toucher le cœur des hommes. Reportages 1932-1941, Payot, 2018

ANNEMARIE SCHWARZENBACH

LES FORCES DE LIBERTÉ

Écrits africains 1941-1942

Introduction et postface de Nicole Le Bris

*Traduction de l'allemand par
Dominique Laure Miermont-Grente et Nicole Le Bris*

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient la Fondation Oertli
de son soutien à la publication de ce livre.*

Toutes les photographies de ce livre, issues du Fonds Annemarie
Schwarzenbach aux Archives littéraires suisses, ainsi que leurs légendes,
sont d'Annemarie Schwarzenbach.

© Esperluette éditions, 2005,
pour la traduction française de *Rives du Congo*.
© La Quinzaine littéraire – Louis Vuitton, 2011
pour la traduction française de *Petit Journal du Congo (I)*.

Pour la traduction française des textes inédits et du *Journal de bord (I)*,
l'introduction, la chronologie, la note éditoriale et la postface :

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2020
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter+Vigne
Illustration : *Thysville, Bas Congo. Palmiers et Calebasses*
(*courges servant de bouteilles*), © ALS, Berne

ISBN 978-2-88927-791-9

ISBN EPUB 978-2-88927-792-6

ISBN PDFWEB 978-2-88927-793-3

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

INTRODUCTION

«Des forces de liberté, pour se maintenir avec courage» : la formule se rencontre dans un des reportages qu'on va lire, et reflète Annemarie Schwarzenbach tout entière. Car assurément, s'il est un être qu'anime l'esprit de liberté, c'est bien cette jeune femme. Quand elle écrit ces mots au Congo, début 1942, depuis peu elle a 33 ans; et depuis toujours le besoin de liberté, la force de conquérir la liberté pour elle-même, le souci de la revendiquer pour tout être humain, sont éminemment ce qui la caractérise.

C'est l'esprit de liberté qui a fait d'elle cette grande voyageuse parcourant les routes du monde. Et qui a déterminé ses autres choix de vie. Homosexuelle, libre dans ses amours, et d'ailleurs sans cesse intensément amoureuse, comme si vivre autrement n'était pas vraiment vivre; très aimée, en retour. Libre aussi dans ses amitiés – ce qui demande beaucoup de force et de courage. Car sa famille honnit ses mauvaises fréquentations, et en bonne logique, quand surviendra la mort d'Annemarie (dans très peu de temps maintenant, le 15 novembre 1942), les lettres qu'elle avait reçues de Klaus et Erika Mann, Carson McCullers, Erich Maria Remarque, Claude Bourdet, Ella Maillart, Roger Martin du Gard, seront brûlées. Soucieuse à l'extrême enfin, malgré la force de ses attachements – y compris celui qu'elle a pour sa famille, de construire sa vie libre de toute dépendance – financière, intellectuelle, sociale; de toute forme d'aliénation.

Libre encore dans ses convictions. Celles-ci l'opposent radicalement à son milieu. Dans la famille des Schwarzenbach, riches industriels de Zurich, on est fier d'avoir un lien de parenté avec Bismarck, et on voit d'un bon œil l'arrivée de Hitler au pouvoir. Or très tôt Annemarie affirme, dans ses lettres, et dès ses premiers articles, son aversion pour les nationalismes, et son attachement à la démocratie et à la liberté. Et dès mai 1933, conjointement avec Klaus Mann, elle s'active pour créer la revue antinazie Die Sammlung – Le Rassemblement.

Chez elle ce n'est pas seulement question de tempérament ou de choix personnel. Son engagement au service de la liberté dérive de l'idée même qu'elle se fait de l'être humain, de sa condition, de sa dignité. Vouloir la liberté est un choix qui s'impose, le seul qui soit conforme à la nature de l'homme, dit-elle. Car l'homme a été créé libre, et responsable de ses actes devant sa conscience morale. Responsable parce que libre : on ne peut être responsable que de ce qu'on a librement choisi. Or le seul régime qui repose sur la liberté et la responsabilité de la personne est la démocratie. C'est pourquoi, « chaque fois que les hommes ont progressé jusqu'à prendre conscience de leur "nature divine", ils l'ont ressenti comme une libération morale, et infailliblement leur recherche d'une forme de vie commune les a conduits à instaurer la démocratie », écrit-elle en septembre 1940 dans la longue lettre-profession de foi qu'elle adresse à Otto Kleiber.

Cette haute idée de la liberté, Annemarie en est pour partie redevable aux récits fondateurs de son pays, la Suisse. Mais aussi à l'éducation qu'elle a reçue. Bien qu'elle se maintienne en dehors des religions instituées, les lectures bibliques dont on a nourri son enfance l'ont marquée d'un sceau définitif. Pour elle la vie humaine est élan vers une transcendance, nostalgie d'un absolu ; et les grands récits de la Genèse constituent l'armature où s'inscrit sa conception tragique de notre condition

commune: la création de l'homme libre comme potentiellement « l'égal de Dieu », le péché originel engendrant la malédiction de la faute et de l'erreur, le meurtre d'Abel qui marque les relations humaines du « signe de Caïn » – tandis que la parole terrible nous rappelle à jamais que nous sommes responsables d'autrui: « Dis, qu'as-tu fait de ton frère ? »

Chez elle vont ainsi rigoureusement de pair, depuis toujours, l'idéal de liberté et la conscience aiguë que nous sommes comptables du sort de nos frères humains; ce qu'elle appelle la Condition Humaine. Et ç'aura été pour elle une seule et même chose que de dénoncer l'aliénation des sociétés occidentales, des mégapoles en particulier; de chercher chez les peuples nomades – en Syrie, en Perse, en Afghanistan – la trace de la vocation humaine à la liberté; et d'autre part de dénoncer partout l'injustice sociale, de raconter la détresse du Sud américain après la grande crise, les conditions de vie effrayantes des métayers du coton, des mineurs, de montrer, en Europe, en Orient, les pouvoirs opprimant les peuples.

C'est pourquoi la montée en puissance du nazisme, dans les années 30, est pour elle d'emblée, certes un danger politique, mais surtout un drame spirituel: un assaut des forces mauvaises tentant de détruire l'esprit. La déclaration de guerre, qu'elle apprend en arrivant à Kaboul avec Ella Maillart, la tourmente au-delà de toute expression: « Qu'en ces jours tragiques nous soyons loin de chez nous et coupées du monde... » – elle ne peut y tenir et rentre seule en Europe. La lutte contre la barbarie est un impératif absolu. Mais où combattre, et de quelle manière? Comment être efficace, sans être embrigadée? Transplantée aux États-Unis, entre mai 1940 et février 1941, Annemarie peine à trouver une forme d'action qui la satisfasse; elle se sent à nouveau séparée – elle aspire à rentrer, à revenir sur place, aux endroits où se joue le face-à-face radical.

Ce séjour américain se solde par une crise grave: l'angoisse engendrée par le conflit planétaire, le sentiment de sa propre inaction, la mort de son père à Zurich, l'abus de drogue, la conduisent par deux fois en clinique psychiatrique. Elle rentre en bateau jusqu'à Lisbonne. – À son arrivée sa mère déclare que ses nerfs ne peuvent supporter la présence d'Annemarie en Suisse, et on lui offre quelque argent pour quitter le pays.

Ce départ se fait le 12 avril 1941, pour Lisbonne derechef. Deux mois plus tôt elle y avait conçu le projet de prendre le bateau pour rejoindre la France Libre en Afrique – le moment est venu de l'exécuter. Mais on lui refuse son visa pour le Congo. Il lui faudra trois semaines et l'aide de toutes ses relations pour l'obtenir. – À Zurich avant de partir, elle a eu le temps de voir les rédactions. Pour des articles à venir, trois journaux lui ont donné des avances.

Le Congo. Car désormais Brazzaville, au Congo français, est la capitale officielle de la France Libre. Le 29 août 1940, un corps de troupes gaulliste a neutralisé le pouvoir vichyste dans la colonie, et le colonel de Larminat a proclamé le ralliement du Congo à la France Libre. Et c'est depuis Brazzaville que, le 27 octobre 1940, de Gaulle a annoncé la création du « Conseil de défense de l'Empire », organe de décision de la France Libre. Il y revient régulièrement, et dès mai 1941 on s'active à y construire « la case de Gaulle » pour qu'il y ait digne résidence. De son côté le Congo belge a pris parti contre l'Allemagne nazie, et même avant la colonie française: dès la capitulation de la Belgique, le 28 mai 1940, le gouverneur du Congo belge à Léopoldville, Pierre Ryckmans, avait proclamé que le Congo belge restait fidèle aux Alliés.

L'Allemagne quant à elle, à cette date, n'a plus de possessions territoriales en Afrique – elle a perdu la totalité de son empire colonial à la suite de sa défaite en 1918. Mais elle est y

présente autrement : à travers la lutte d'influence que se livrent la France de Vichy et la France Libre pour garder ou prendre le commandement des colonies françaises, et s'assurer le concours des autres colonies; et à travers sa propagande, très active et prompte à jouer sur les désirs d'indépendance et les frustrations sociales, en promettant aux exploités, aux colonisés, des lendemains nazis qui chantent. Une des tâches que se donnent les Français Libres est de faire barrage à cette propagande et de faire connaître leur propre combat.

C'est en cela qu'Annemarie pourrait leur être utile, pense-t-elle. Encore faut-il, dans un premier temps, parvenir là-bas – tout peut arriver, en cette période, au cours d'une traversée. Et Annemarie en a vive conscience. Ses amis de Kaboul, Joseph Hackin – devenu délégué de la France Libre en Inde, et sa femme Ria, qu'elle chérissait, ont péri il y a peu, le 24 février 1941, dans le naufrage de leur bateau torpillé par les Allemands.

Cette fois, pour ce voyage au-devant d'un inconnu lourd de menaces, personne ne l'accompagne, personne ne l'attend. En Syrie, en Perse, elle faisait partie d'une équipe d'archéologues. L'expédition en voiture jusqu'en Afghanistan se fit en duo avec Ella Maillart. Quand elle part aux États-Unis, en 1936, c'est en compagnie de la photographe Barbara Wright; et quand elle y retourne en 1940, c'est avec son amie, Margot von Opel, et dans l'espoir de retrouver les Mann installés sur la côte Est. Partant en Afrique, pour la première fois elle est seule. Entre début juin 1941 et le 14 mars 1942, elle passera là-bas neuf mois et demi – elle ne sait pas que c'est son dernier grand voyage.

Prête à tous les dangers, elle n'imagine pas, pourtant, l'accueil qu'elle va recevoir. De sa terrible déconvenue personnelle les reportages, bien sûr, ne laissent rien paraître. C'est dans le récit En quittant l'Afrique que le lecteur pourra la découvrir.

CHRONOLOGIE

12 avril 1941. Munie d'un billet de bateau pour le Congo, Annemarie quitte Zurich en train pour Lisbonne. Le voyage à travers la Suisse, la France, l'Espagne et le Portugal dure 12 jours. Arrivée à Lisbonne le 23. Séjour de 3 semaines. Son visa lui est accordé.

16/17 mai 41, Lisbonne. Annemarie embarque sur le navire portugais « Colonial ». Escales à Funchal (Madère), Freetown (Sierra Leone), São Tomé (29 mai). Pendant la traversée, elle écrit des articles et le poème *Sur l'équateur*. – Port d'arrivée : Pointe-Noire. 8 heures de train pour couvrir les 500 km entre Pointe-Noire et Brazzaville/Léopoldville.

Début juin 41, Annemarie s'installe à Léopoldville (Congo belge). Elle est hébergée à la résidence du consul de Suisse, M. Orlandi. Écrit divers articles et les 4 premiers poèmes de *Rives du Congo*.

6 juillet 41, départ à bord du « Colonel Chaltin », petit vapeur fluvial, pour remonter le fleuve Congo, en vue de rejoindre Molanda, au cœur du pays. 7 jours plus tard, débarquement à Lisala. Elle y séjourne 12 jours, sous le toit d'un colonial de l'endroit, avant de trouver une voiture pour continuer sa route. À Lisala elle écrit des reportages, ainsi que le dernier poème de *Rives du Congo* (20-21 juillet).

22 juillet 41, après 250 km de route, arrivée à Molanda en Mongala, à la plantation suisse de M. et Mme Vivien. Elle y écrit une série d'articles et le poème *Le cratère aux animaux* (31 juillet-1^{er} août).

Août-septembre, voyage en voiture de 5 à 6 semaines, avec son hôtesse Mme Vivien, dans les montagnes du Ruwenzori (province du Kivu), jusqu'aux frontières du Soudan et du Tchad.

Septembre 41, Annemarie prend le bateau du retour pour Léopoldville (sur le bateau l'attendait une bande-roule « Bienvenue à Anne Marie »). Le 22 octobre (jour de l'anniversaire de son père), elle y commence son roman *Le Miracle de l'arbre*.

Noël 41 : Annemarie s'est installée quelques jours plus tôt dans les « montagnes » de Thysville. Le 20 février 42 elle y termine *Le Miracle de l'arbre*.

Fin février 42, retour à Léopoldville.

14 mars 1942, à Luanda (Angola), elle prend le bateau du retour, le « SS Quanza », pour Lisbonne. À bord, elle écrit des reportages et le récit *En quittant l'Afrique*.

30 mars 1942, arrivée à Lisbonne, où elle séjourne jusqu'au 25 mai 42.

Le 6 septembre 1942 à Sils (Suisse), Annemarie fait une chute de vélo. Elle meurt le 15 novembre.

NOTE ÉDITORIALE

Les reportages publiés du vivant d'Annemarie Schwarzenbach ont paru dans les périodiques suivants, orientés plutôt à gauche et nettement antifascistes :

Neue Zürcher Zeitung

Quotidien de Zurich, fondé en 1821.

National-Zeitung

Quotidien de Bâle, fondé en 1877.

Die Weltwoche

Hebdomadaire suisse fondé en 1933.

Thurgauer Zeitung

Quotidien du canton de Thurgovie fondé en 1808.

Trois reportages sont restés à l'état de tapuscrits et n'ont paru que beaucoup plus tard :

« Quelque part en Afrique Occidentale Française », écrit le 9 juin 1941 (première publication en 1990 dans *Auf der Schattenseite*, Lenos)

« Comme chez nous un jour d'octobre... », écrit en juillet 1941 (première publication en 2012 dans *Afrikanische Schriften*, Chronos)

« Les défaites », écrit fin juillet 1941 (première publication en 2012 dans *Afrikanische Schriften*, Chronos)

L'ordre dans lequel nous présentons les reportages publiés est celui de leur *parution*, le seul qui soit envisageable, la date d'écriture manquant le plus souvent. Il est à noter que, dans le contexte de la guerre, un long moment a pu s'écouler entre leur rédaction et leur publication – jusqu'à neuf mois, comme le montrent les articles « Adieu à Léopoldville » et « La vie "en brousse" ».

Quant aux reportages tapuscrits, nous les avons insérés parmi les autres selon, cette fois, leur date de *rédaction*.

Par exception, nous avons réservé pour la fin du volume, en guise d'épilogue, l'article « L'amour de l'Europe », l'avant-dernier selon les dates de parution.

Quant au récit *En quittant l'Afrique* et aux trois poèmes, restés à l'état de tapuscrits, ils n'ont été publiés en allemand qu'à une date récente :

En quittant l'Afrique, écrit du 14 au 30 mars 1942 (première publication en 2012 dans *Afrikanische Schriften*, Chronos)

Sur l'équateur, écrit le 29 mai 1941 (première publication en 2012 dans *Afrikanische Schriften*, Chronos)

Rives du Congo, écrit entre le 8 juin et le 20-21 juillet 1941 (première publication en 2005 dans l'édition bilingue *Kongo-Ufer [Rives du Congo]/Aus Tetouan [Tétouan]*, Esperluète)

Le cratère aux animaux, écrit du 31 juillet au 1^{er} août 1941 (première publication en 2012 dans *Afrikanische Schriften*, Chronos)

REPORTAGES

Journal de bord I

National-Zeitung, 6 novembre 1941

Entre Ténérife et São Tomé, à bord du « Colonial »,
21 mai 1941

Le soir la plupart des passagers vont se coucher tôt, faute de pouvoir parler de ce dont on parle d'habitude sur les paquebots – courses de chevaux, films, danse, et paris sur le nombre de milles parcourus au cours des douze heures passées. Il n'échappe à personne qu'il ne s'agit en rien d'un voyage d'agrément. Seuls les enfants, qui sont nombreux à bord, gardent leur insouciance ; ils jouent à grand bruit, et pour eux l'état d'exception dans lequel nous nous trouvons tous est comme une énorme partie de plaisir. Ce sont pour la plupart des enfants portugais, qui partent avec leurs parents aux colonies, à São Tomé, en Angola ou en Mozambique ; les autres sont des petits Belges qui iront maintenant à l'école au Congo, à Léopoldville ou Elisabethville, où on veut croire qu'ils grandiront en liberté et plus en sécurité que dans leur patrie. La plupart du temps leurs mères sont seules avec eux sur le bateau – les pères sont prisonniers de guerre ou se battent quelque part loin de leur pays. En dehors de ces femmes, dont j'admire le courage, il y a quelques « personnes seules », des Anglaises qui vivaient autrefois à Biarritz ou à Nice, et qui doivent maintenant, pour mener la même existence luxueuse et un peu vide, aller

jusqu'en Afrique. L'un de mes amis, un officier français, dit de ces existences qu'elles étaient « nulles et non avenues », mais peut-être ces dames, qui vont maintenant découvrir un hôtel sur on ne sait quel rivage et constater que l'on vit à Bathurst ou à Durban tout aussi bien qu'autrefois à Majorque ou Saint-Sébastien, sont-elles à leur façon des pionnières, qui contribuent à détruire la légende selon laquelle tous les gens riches sont rassemblés dans ce petit conglomérat de pays nommé Europe... En tout cas les individus de ce genre nourrissent leur existence indigente de désirs si futiles et si absolument dérisoires qu'on se demande où notre monde trouve la force et la patience de s'encombrer de tels poids morts. J'écoutais hier une vieille dame, au demeurant aimable et bonne et pénétrée des meilleurs principes : « La façon dont on vous traite ici est vraiment inadmissible. Une fois de plus le pain grillé est froid et beurré des deux côtés, si bien qu'on a les doigts tout gras. Et vu l'état scandaleux des toilettes, c'est miracle que nous n'ayons pas tous attrapé le typhus. J'en informerai mon agent de Londres : j'ai payé pour une cabine de première classe, mais la mienne en vaut à peine une de troisième classe sur un bateau convenable. Quand je rentrerai en Europe après la guerre, je prendrai une autre ligne, et j'inspecterai moi-même le bateau avant de payer mon billet »... Excusons cette vieille dame, qui, à 70 ans, pour vivre dans la zone sterling, doit quitter Cannes et aller s'établir à Pretoria. Mais tout grotesque qu'il est, son cas est assez typique. Il y a des hommes et des femmes plus jeunes, dont le but n'est pas, en s'expatriant, d'élever leurs enfants dans un pays en paix, ou de faire leur possible avec courage afin que notre monde continue d'exister envers et contre tout. Non, ils partent en vaincus cédant à une puissance victorieuse, ils ne se projettent aucunement dans l'avenir, ils n'ont ni espoir ni orgueil et n'aspirent qu'à préserver leurs maigres biens et leurs petites aises ; leur seul

désir est de continuer à mener, n'importe où, ne serait-ce que l'apparence d'une existence jusqu'alors confortable, et peu leur importe que, minée de partout, la maison se soit effondrée, pourvu que le sol et le plafond subsistent et leur offrent un abri trompeur.

Le bateau n'est pas le seul endroit où j'ai rencontré ce type de gens ces derniers temps ; il y en avait au Portugal, en Suisse, même en France et en Espagne, et je me demandais avec une consternation croissante jusqu'où peut aller chez l'être humain pareille propension au compromis : fermer les yeux et les oreilles devant les réalités menaçantes, et de propos délibéré refouler à tout prix tout pressentiment du futur, refuser toute participation à cet avenir qui se prépare avec tant de vigueur, renoncer à l'unique source de consolation que nous ayons, nous les humains : la foi en la possibilité d'une existence libre et fière. Et pourquoi cette myopie volontaire ?

Pour sauver des maisons qui comme les autres seront détruites par une bombe, pour posséder des terrains qui perdent toute valeur en une nuit, pour préserver des habitudes insignifiantes, des commodités superflues, pour conserver un bien-être et un cadre de vie désormais caducs, pour profiter encore d'ordres sociaux qui n'ont plus d'ordre que l'apparence, – car de tous côtés les peuples se soulèvent pour les combattre ; et des révoltes écrasées résulte seulement le malheur général. Ou simplement pour vivre au jour le jour, jusqu'au prochain repas, et avec quelle perspective ? Comment accepter pareil abaissement d'une humanité qui tant de fois au long des siècles a su triompher des épreuves et atteindre au sublime !

Mais en l'occurrence, pendant ce voyage depuis Lisbonne, qui nous fait longer toute la côte ouest de l'immense continent africain, les personnalités fâcheuses et les « défaitistes » sont en minorité. Je m'y suis fait un ami : blessé

à Dunkerque, il s'est évadé d'un camp allemand; arrivé à Lisbonne sans visa et sans argent, il a passé six semaines en prison, et maintenant il s'en va combattre en Afrique: à lui seul, armé de sa simple et ferme détermination, il peut réussir l'impossible...

Bien que l'irrésistible avancée du navire nous tienne en haleine et mobilise notre attention de façon permanente, c'est le soir que la conscience d'être en route me vient le plus nettement. Alors que tous les passagers ont déjà regagné leurs cabines, un petit groupe de joueurs de bridge entourés de leurs amis s'attarde dans la pénombre du bar, et en bas quelques garçons de la troisième classe dorment à la belle étoile, sur une bâche tendue au-dessus d'une cale ouverte; et l'agitation diurne qui donne à la vie du bord une certaine ressemblance avec l'existence ordinaire a cédé la place à un grand silence paisible. De tout le voyage, nous n'avons rencontré jusqu'ici qu'un seul sous-marin et un unique cargo: nous sommes assez seuls sur cette mer. Pourtant elle constitue la voie de communication la plus importante entre les continents, et sera peut-être bientôt la seule à les relier encore. Il y a peu on m'a dit que mon courrier, après avoir fait route d'Afrique centrale jusqu'au Caire, voyagerait vers les Indes et Hong Kong en passant par Bagdad, puis par San Francisco vers New York, pour finalement rejoindre Lisbonne par clipper. L'un de mes compagnons de voyage, parti de Belgique, est en route pour le Brésil, un autre doit prendre un poste diplomatique au Japon, un troisième, secrétaire de la légation d'Iran à Londres, se rend à Bagdad pour un congé de quatre mois. Ils contournent tous le cap de Bonne-Espérance, dans l'espoir de trouver à Lourenço Marques ou à Durban un bateau anglais ou hollandais. Entre l'Union sud-africaine ou le Mozambique et Colombo, les Indes hollandaises, Hong Kong, l'Amérique du Sud, il existe déjà de nouvelles lignes. Depuis la fermeture du

canal de Suez, l'Europe est absurdement isolée, ses ports sont fermés ou détruits par la guerre, son commerce est réduit et ses populations souffrent interminablement de la faim et de la misère, mais en même temps le monde s'est ouvert, de nouvelles voies de communication, de nouveaux centres de commerce prennent vie. Les pays et les colonies séparés par force du tronc européen se nourrissent eux-mêmes, conquièrent leur indépendance, font de nécessité vertu. Jadis sur la carte du monde on voyait ce qui reliait certains territoires avec l'extérieur: quelques minces fils, qui les rattachaient à la seule Europe, très peuplée pour son compte et parcourue d'un dense réseau de voies de communication. En ce moment ces territoires deviennent autonomes et se dotent eux-mêmes des moyens de commercer entre eux. Autrefois on exportait des milliers de bœufs de Madagascar vers l'Europe. Désormais on les expédiera en Afrique du Sud, ce qui permettra une présence européenne accrue. Sur le bateau j'ai pour la première fois rencontré des Boers. Ils sont de cette race vigoureuse qui ne connaît aucune distinction entre maîtres et paysans, ils se comportent et s'habillent comme des Anglais et mènent la vie à grandes guides. Les ingénieurs belges des grandes compagnies minières en Afrique ont plus d'avenir que leurs compatriotes en métropole. Constructeurs de navires, ingénieurs portuaires, experts pétroliers m'expliquent tous que, dans une Europe réduite à la misère et à moitié en ruine, il faudra beaucoup de temps ne serait-ce que pour remplacer les bateaux, remettre les ports en état, réparer les réservoirs de pétrole, les voies ferrées et les moyens de transport. Les grands centres d'autrefois, comme Amsterdam, Hambourg, Anvers, Marseille, ne regagneront peut-être jamais leur importance ancienne, mais les nouveaux – ports, aéroports, établissements côtiers et comptoirs commerciaux – se maintiendront, et nombre d'Européens qui pensent aujourd'hui

partir pour un exil provisoire, finiront par se fixer dans ces contrées où leur destin les aura jetés.

À Lisbonne, ces dernières semaines, j'avais l'impression de respirer mal, d'être comme oppressée par un cauchemar; et pourtant, dans cette merveilleuse capitale nourrie de son fier passé, et qui présentement profite de l'essor prodigieux d'une nation restée en paix, la vie reste facile, les restrictions sont à peine sensibles; et pourtant, des navires et des avions partent encore de son port, et parmi les milliers de réfugiés aux abois qui attendent, quelques-uns finissent par obtenir un visa et un billet. Mais derrière cette porte entrouverte se presse, dans des pays parfois devenus de vraies prisons et menacés de ruine, une foule fiévreuse, tendue dans une attente anxieuse. Et, à Lisbonne, chaque bouffée de liberté, chaque signe de joyeuse paix, chaque bribe d'opulence se payait d'interrogations douloureuses: «A-t-on le droit de s'accorder cette joie, de prendre plaisir au travail, d'espérer en la moisson prochaine, de crier sa joie d'être libre, et combien de temps encore, combien de temps?»

Puis, quand notre bateau prit la mer, je me suis posé une autre angoissante question: qu'espérais-je trouver hors de cette terre, de cette Europe bien-aimée? Enfants d'un monde clairement menacé de désintégration, quel combat allions-nous avoir à livrer dans ces contrées hasardeuses, étrangères et lointaines? Car l'enjeu ne pouvait être simplement d'obtenir un sursis de quelques années pour notre existence.

Mais maintenant, notre bateau, à peine le môle quitté, couvre diligemment la distance, un mille, dix milles, cent milles, une journée se termine, une autre commence déjà, l'heure change d'un cran, l'air devient plus humide et plus chaud, et j'ai l'impression, chaque soir plus nette, de sentir véritablement affluer en moi les forces de vie. En quel lieu serons-nous les prochains jours, et toute notre existence, et